

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

LETTRES ET CORRESPONDANCE

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}

LYON

LE TROISIÈME LARRON

I

Maître Trinquebal, du barreau toulousain, venait d'achever son vingt-deuxième bœuf au café Albrighi, lequel est le Tortoni de là-bas, et marchait pesamment, bien qu'il ne roulât dans sa tête que des fumées. N'en déplaise aux calomniateurs qui ont fait de Gambrius l'ennemi d'Aphrodite, Maître Trinquebal rêvait aux voluptés obscures d'une rencontre féminine. Mais, sur la place Lafayette, où les premières feuilles mortes sonnaient, sous les souffles nocturnes, un innombrable bruit de grelots, les couples le frôlaient, amants et maîtresses, pressés l'un contre l'autre dans ce frisson d'automne qui est une joie aux ferveurs amoureux. Car il prélude aux nuits bien longues où la flamme mourante du foyer empourpre les caresses nues, dans les chambres tièdes où l'aube glisse à peine une poussière d'argent entre les rideaux lourds. Non! pas une promeneuse isolée à qui débiter un de ces madrigaux à tir rapide qui sont le fait des galants d'aujourd'hui, moins langoureux que ceux d'autrefois. Aussi, méditant sur l'ennui qui décidait Adam, dans une situation pareille, à sacrifier une de ses côtelettes pour la société d'Eve, sentant, comme notre premier père, la solitude lui peser au flanc, Maître Trinquebal avait regagné la place du Capitole, croisé, çà et là, par les groupes de chanteurs endiablés qui font, à toute heure, les bords de la Garonne, pareils à une volière dont les trilles s'envolent. Peut-être allait-il se résoudre à s'aller coucher, bien qu'il ne fût guère plus de minuit, quand, au coin de la rue du Sénéchal, quelques mots d'une conversation amicale, échangés entre des inconnus, l'arrêtèrent on ne sait pourquoi... pour obéir à un sentiment de curiosité assurément coupable s'il n'eût été parfaitement innocent.

C'était le professeur Gribius qui causait avec son collègue Calpestrou des choses de leur pédagogie état. Gribius tenait hautement pour la magnifique traduction de Sophocle de Leconte de Lisle, et Calpestrou y prétendait relever maint contre-sens de détail. De là à une théorie générale de la traduction, laquelle est malaisément littérale et élégante à la fois, il n'y avait qu'un pas que franchirent, sans hésiter, nos deux pédants. Or, sentant s'appesantir à son bras celui de sa femme, personnage muet que cet entretien n'amusa guère, Gribius dit à celle-ci :

— Tu tombes de sommeil, Céleste, et je vois que tu ne t'intéresses guère à ces points vraiment essentiels de l'esthétique scolaire. Prends donc la clef dans ma poche et te vas coucher en m'attendant. Seulement tu auras grand soin de laisser la porte entr'ouverte, celle de la maison d'abord, puis celle de notre appartement.

— Bonsoir, M. Calpestrou. A tout à l'heure, mon chéri.

Et la charmante femme ne se le fit pas dire deux fois. Munie de la clef, elle s'éloigna, tandis qu'un bâillement de chatte énervée entr'ouvrait au clair de la lune l'écrin aux blancheurs opalines de ses dents.

II

Ainsi arriva-t-elle devant sa demeure sans s'apercevoir qu'elle était suivie. Et cependant Trinquebal n'avait pas quitté ses talons, Trinquebal qui avait tout entendu et qu'avait frappé le détail de la porte entr'ouverte. Ce fut seulement au seuil de la maison que celui-ci la fit tressailler de peur en lui disant comme la chose la plus naturelle du monde : Madame, je vous aime, et je vous serais infiniment obligé de me laisser entrer avec vous.

— Impertinent ! s'écria madame Gribius, aussitôt remise de son émoi.

— Je ne sais si vous m'avez bien compris, madame ; car rien n'est moins offensant que mes intentions à votre endroit. Loin de moi l'idée de vous traiter comme une courtisane, en vous comblant de ridicules cadeaux. Je ne vous demande que quelques instants d'amour, ne fût-ce que pour vous débarrasser des obscénités latines et grecques que votre mari vient de débiter devant vous.

— Partez, monsieur, où j'appelle la garde !

Et madame Gribius, que Trinquebal tenait obstinément par sa robe, faisait d'inutiles efforts pour pénétrer chez elle et lui pousser ensuite la porte au nez. Sans quitter la précieuse étoffe, l'obstiné soupirait se mit à genoux en travers du ruisseau où frissonnèrent mille reflets d'étoiles :

— Eh bien, madame, laissez-moi au moins vous adorer ici, dans le silence de cette nuit magnifique, sous les tranquilles regards des astres. Il est dommage vraiment que vous ne soyez pas plus aimante. Car vous avez des yeux exquis, où la colère allume des diamants, et une bouche adorable que l'indignation retroussait aux coins avec infiniment de goût. Votre gorge hautaine palpite comme une mer révoltée, et les rondeurs aimables de votre...

— Tiens ! voilà pour le tien !

Et Trinquebal recevait un énorme coup de pied dans le derrière. C'était Gribius qui rentrait et lui exprimait son contentement de le trouver dans cette posture aux pieds de sa femme.

Il se releva comme si un ressort lui fût poussé

aux reins. Pendant ce temps, madame Gribius, délivrée par cette diversion, se précipitait chez elle et refermait l'huis, se tenant derrière pour ouvrir ensuite à son époux.

III

— Vous n'êtes pas parlementaire, monsieur, fit très honnêtement Trinquebal en se frottant les fesses.

— Passez votre chemin, misérable, et laissez-moi rentrer chez moi, fit Gribius.

— Pas avant que je vous aie fait mes excuses, monsieur le professeur. J'ignorais que madame fût mariée à un membre de l'Université.

— C'est bon ! c'est bon ! Laissez-moi tranquille !

— Sans avoir obtenu mon pardon, jamais !

— Je vous pardonne, mais fêchez-moi la paix.

— Ce n'est que le verre en main que deux hommes de cœur se réconcilient. Albrighi est encore ouvert, monsieur, faites-moi l'honneur d'y venir prendre, à mes frais, une consommation de votre choix.

— Vous moquez-vous de moi ! je ne bois jamais entre mes repas.

— Il y a un commencement à tout. Vous ne trouverez pas non plus, tous les jours, je l'espère, un galant aux pieds de M^{me} Gribius ? Ce sont des occasions dont il faut savoir profiter pour rompre la monotonie de ses habitudes.

— De grâce, ne me barrez plus le chemin.

— Non ! non ! je m'accrocherais plutôt à vos habits et vous les déchirerais que de vous laisser cette mauvaise impression de moi. Un bœuf, cher monsieur, rien qu'un bœuf, pour me prouver que vous ne m'en voulez plus. Nous le boirons à la santé de votre Lucrèce.

Ce souvenir classique flatta l'oreille de M. Gribius. Il comprit d'ailleurs qu'il avait affaire à un ivrogne et qu'il ne s'en dépêtrerait jamais qu'en lui cédant quelque chose. Il faut bien avoir pitié de ces fous de quelques heures qui n'ont souvent voulu qu'endormir un chagrin ! Celui-là avait, au fond, l'air d'un homme de bonne éducation. Et puis, cette discussion avec Calpestrou lui avait horriblement séché le gosier, à lui Gribius. Quel âne bête que ce Calpestrou ! Traducteur à la madame Dacier, va !

— Soit, monsieur ; allons prendre un verre de bière ensemble, et rendez-moi ensuite ma liberté.

— Ah ! merci ! monsieur, merci !

Et maître Trinquebal serra le professeur dans ses bras jusqu'à l'étouffer.

— Nature expansive et douce ! pensa celui-ci. Quel dommage qu'un tel homme se grise si abominablement !

Le café était encore plein de lumière. Dans un coin et sur la banquette du fond, deux jolies filles qui sortaient du théâtre prenaient une bavaroise. Trinquebal s'alla bouter tout droit devant elles, avec son nouvel ami et les invita, sans façon, à souper. Elles acceptèrent de même. Gribius, un peu ennuyé d'abord, se dit qu'il serait suprêmement malhonnête de fausser compagnie à deux dames. D'autant que l'une d'elles lui plaisait infiniment. Ils mangèrent des galantines et croquèrent une salade de céleri tatouée de truffes... Il était quatre heures du matin, quand ils sortirent, accablés à leur guise, Gribius étant, à son tour, dans un état que je ne ne qualifierai pas. Ils s'en allèrent je ne sais où.

IV

Et madame Gribius ? Mon Dieu, quand elle avait entendu se calmer la querelle, elle avait repris courage ; puis, quand elle avait compris que son mari, réconcilié avec l'impertinent, faisait un pas de conduite à celui-ci, elle avait renoué la porte pour que Gribius pût rentrer et s'était allée coucher tout simplement, laissant également non fermé l'huis de son appartement.

Mais un témoin mystérieux avait suivi la scène sans rien perdre : le clerc d'avoué Mirandol, qui demeurait juste vis-à-vis le professeur et de l'autre côté de la rue. Or, Mirandol se mourait positivement d'amour pour la belle madame Gribius sans jamais avoir osé lui en rien dire. Il ne faisait que des sottises à son étude et son patron l'avait plusieurs fois surpris à ne voir les clients que de la moitié de leur dû, ce qui est un taux dérisoire dans le commerce des avoués. D'autres fois, il omettait de leur compter tout le papier timbré qu'il n'avait pas déboursé pour eux. Ah ! l'amour nous en fait faire de belles ; les temples crasseux de la Chicane eux-mêmes ne lui sont pas sacrés. Oui, Mirandol se consumait dans le désir sans cesse ravivé de cette femme qu'il voyait de sa fenêtre, image souriante aux vitres ensoleillées, ou ombre mystérieuse esquissant de voluptueux déshabillés dans la blancheur transparente des rideaux. Que de fois, dans cette silhouette violemment estompée, il avait deviné le ruissellement profond de la chevelure dénouée ; le frisson des seins sous la fraîcheur de la chemise qu'on vient de tirer de l'armoire, toute imprégnée de parfums moins doux que ceux de la chair ; et le linge abandonné qu'a déchiré le boudinement des hanches et que les pieds foulent sur le tapis, les petits pieds blancs avec de jolies veines bleues ; et l'allanguissement de tout l'être se tendant vers le repos embaumé des draps grands ouverts...

Il faisait une nuit très belle, pendant que Gri-

buis et Trinquebal couraient le guilledou, et Mirandol, les sens encore plus intimement brûlés que de coutume, avait vu tout ce qui s'était passé. Il vit aussi la lumière s'éteindre dans la chambre de madame Gribius et comprit que tout était obscur dans l'appartement dont la porte était certainement entr'ouverte.

Une bouffée de chaleur tiède perdue dans le vent d'octobre acheva de le griser et, comme un fou, il traversa la rue et se rua chez le professeur... Il faisait tout petit jour quand il en sortit, avant que cet infâme Gribius fût rentré.

V

Huit heures du matin. On frappe chez Gribius.

— Madame Gribius, dit Calpestrou, pardon de vous déranger. Mais je viens chercher Gribius pour aller ensemble au collège.

— Mon mari ? mais je me rappelle : il est parti de grand matin. Quelque répétition sans doute à donner en ville. Je dors quand il est rentré et il n'a pu m'en parler.

Calpestrou, qui était intime dans la maison, entra. Tout en se recoquillant dans son lit, madame Gribius avait un beau sourire satisfait sur la bouche. Son air joyeux frappa le pédant.

— Vous paraissiez bien contente, ce matin ?

— Ah ! si vous saviez ce que Gribius !... Non ! je ne peux pas vous dire !...

Et la belle créature rougissait en roulant sa tête dans ses cheveux où le souvenir mettait des frissons.

Et bien bas, tout bas, si bas que, Dieu merci ! je ne puis vous le répéter, elle conta à Calpestrou que jamais elle n'avait goûté une nuit pareille de légitimes délices. Ça en devenait gênant pour le maître de la jeunesse qui prit congé d'elle en regrettant ses vingt ans.

A la sortie des cours, Gribius vint à lui, très défat et comme suppliant :

— Ah ! mon pauvre Calpestrou, il faut que tu me sauves !

— Quel donc ? quoi donc, monseigneur Gribius ?

— J'en ai fait de belles, cette nuit !

— Je le sais, débauché. Ta femme m'a tout dit. C'est du propre !

— Ma femme !... Elle sait déjà ?...

— Mais il me semble qu'elle a de bonnes raisons pour le savoir.

— Alors, elle est furieuse !

— Furieuse ?... Au contraire, ravie !

— Ravie ! Ravie de ce que je me suis grisé comme une brute, de ce que je ne suis pas rentré chez moi et de ce que j'ai fait l'amour comme un fou à une catin !

Pour le coup, Calpestrou éclata de rire.

— Eh bien ! mon ami, tu étais encore plus gris que tu me le dis et que tu ne le crois ! fit-il quand il se put contenir.

— Et pourquoi ça, s'il te plaît ?

— Parce que c'est chez toi que tu as fait la noce, et à ta femme que tu as fait l'amour.

Gribius devint vert comme d'étonnement. Que faire ? Un hasard heureux le tira d'un embarras inextricable. Calpestrou le ramena chez lui où sa femme l'accabla de caresses en lui reprochant d'être sorti de si grand matin.

Ainsi le bonheur de Mirandol, bonheur furtif et délicieux, n'eut pas de confident. Mais les mauvaises langues du café Albrighi prétendent qu'il eut des lendemains.

ARMAND SILVESTRE.

Nous publierons, à dater de ce jour, une série de poésies dues à Mardoche.

Sous ce pseudonyme s'abrite un jeune poète bien connu des Lyonnais par ses piquantes publications.

La nouvelle forme de talent sous laquelle Mardoche se révélera obtiendra certainement auprès de nos lecteurs les plus grands succès.

LA NOUVELLE

A mon ami GEORGES AUBERT.

Sur les divans criards du salon réservé
A quelques beaux messieurs qui s'abient le champagne
Elles viennent s'asseoir l'œil mort. Pair éternel,
Comme on voit les forçats s'accroupir dans un bague.

Une brune au teint mat et très bien conservé
Affirme avec orgueil qu'elle est née en Espagne :
Une blonde fredonne un opéra d'Hervé
Et sur le piano d'un seul doigt s'accompagne.

Seule, une belle fille en robe de brocart
Parait dépaycée et se tient à l'écart
N'entendant même pas une voix qui l'appelle :

Mais son nom par trois fois prononcé durement
Fait qu'elle se soulève et s'en va tristement
Se livrer au client qui vient voir la nouvelle.

MARDOCHE.

ÇA IRA

J'étais descendu à Barviller, uniquement parce que j'avais lu dans un guide (je ne sais plus lequel) : Beau musée, deux Rubens, un Ténier, un Ribera.

Donc, je pensais : allons voir ça. Je dînai à l'hôtel de l'Europe, que le guide affirme excellent, et je repartirai le lendemain.

Le musée était fermé : on ne l'ouvre que sur la demande des voyageurs ; il fut donc ouvert à ma requête, et je pus contempler quelques croûtes, attribuées par un conservateur fantaisiste, aux premiers maîtres de la peinture.

Puis, je me trouvai tout seul et n'ayant absolument rien à faire, dans une longue rue de petite ville inconnue, bâtie au milieu de plaines interminables ; je parcourus cette artère, j'examinai quelques pauvres magasins, puis, comme il était quatre heures, je fus saisi par un de ces découragements qui rendent fous les plus énergiques.

Que faire ? mon Dieu, que faire ? J'aurais payé cent francs l'idée d'une distraction quelconque ! Me trouvant à sec d'inventions, je me décidai tout simplement à fumer un bon cigare et je cherchai le bureau de tabac. Je le reconnus bientôt à sa lanterne rouge, j'entrai : la marchande me tendit plusieurs boîtes au choix ; ayant regardé les cigares, que je jugeai détestables, je considérai, par hasard, la patronne. C'était une femme de quarante-cinq ans environ, forte et grisonnante. Elle avait une figure grasse, respectable, en qui il me sembla trouver quelque chose de familier. Pourtant, je ne connaissais pas cette dame : non, je ne la connaissais pas, assurément. Mais ne se pourrait-il faire que je l'eusse rencontrée ? Oui, c'était possible ! Ce visage-là devait être une connaissance de mon œil, une vieille connaissance perdue de vue et changée, engraisée énormément, sans doute ?

Je murmurai : « Excusez-moi, madame, de vous examiner ainsi, mais il me semble que je vous connais depuis longtemps. »

Elle répondit en hésitant, en rougissant : « C'est drôle... moi aussi. »

Je poussai un cri : « Ah ! Ça ira ! »

Elle leva ses deux mains avec un désespoir comique, épouvantée de ce mot et balbutiant : « Oh ! oh ! si l'on vous entendait... » Puis soudain elle s'écria à son tour : « Tiens, c'est toi, Georges ! » Puis elle regarda avec frayeur si on ne l'avait point entendue. Mais nous étions seuls, bien seuls !

Ça ira. Comment avais-je pu reconnaître Ça ira, la pauvre Ça ira, la maigre Ça ira, la désolée Ça ira, dans cette tranquille et grasse fonctionnaire du gouvernement ?

Ça ira ! que de souvenirs s'éveillèrent brusquement en moi : Bougival, la Grenouillère, Chatou, le restaurant Fournaise, les longues journées en yole au bord des berges, dix ans de ma vie passés dans ce coin de pays, sur ce délicieux bout de rivière.

Nous étions alors une bande d'une douzaine, habitant la maison Galopois, à Chatou, et vivant là d'une drôle de façon, toujours à moitié nus et à moitié gris. Les mœurs des canotiers d'aujourd'hui ont bien changé. Ces messieurs portent des monocles.

Or, notre bande possédait une vingtaine de canotières, régulières et irrégulières. Dans certains dimanches, nous en avions quatre, dans certains autres, nous les avions toutes. Quelques-unes étaient là pour ainsi dire à demeure, les autres venaient quand elles n'avaient rien de mieux à faire. Cinq ou six vivaient sur le commun, sur les hommes sans femmes, et, parmi celle-là, Ça ira.

C'était une pauvre fille maigre et qui boitait. Cela lui donnait des allures de sauterelle. Elle était timide, gauche, maladroite en tout ce qu'elle faisait. Elle s'accrochait avec crainte au plus humble, au plus inaperçu, au moins riche de nous, qui la gardait un jour ou un mois, suivant ses moyens. Comment s'était-elle trouvée parmi nous, personne ne le savait plus. L'avait-on rencontrée, un soir de pochardise, au bal des Canotiers et emmenée dans une de ces rafles de femmes que nous faisions souvent ? L'avions-nous invitée à déjeuner, en la voyant seule assise à une petite table, dans un coin. Aucun de nous ne l'aurait pu dire : mais elle faisait partie de la bande.

Nous l'avions baptisée Ça ira, parce qu'elle se plaignait toujours de la destinée de sa malchance, de ses débâcles. On lui disait chaque dimanche : — Eh bien, Ça ira, ça va-t-il ? Et elle répondait toujours : — Non, pas trop, mais faut espérer que ça ira mieux un jour.

Comment ce pauvre être disgracieux et gauche était-il arrivé à faire le métier qui demande le plus de grâce, d'adresse, de ruse et de beauté ? Mystère. Paris d'ailleurs est plein de filles laides à dégoûter un gentleman.

Que faisait-elle pendant les six autres jours de la semaine ? Plusieurs fois, elle nous avait dit qu'elle travaillait ? A quoi ? nous l'ignorions, indifférents à son existence.

Et puis, je l'avais à peu près perdue de vue. Notre groupe s'était émietté peu à peu, laissant la place à une autre génération, à qui nous avions aussi laissé Ça ira. Je l'appris en allant déjeuner chez Fournaise de temps en temps.

Nos successeurs, ignorant pourquoi nous l'avions baptisée ainsi, avaient cru à un nom d'Orientale et la nommaient Zaïra, puis ils avaient cédé à leur tour leurs canots et quelques canotières à la génération suivante (une génération de canotiers vit, en général, trois ans sur l'eau, puis quitte la Seine pour entrer dans la magistrature, la médecine ou la politique).

Zaïra était alors devenue Zara, puis, plus tard, Zara s'était encore modifiée en Sarah. On la crut alors israélite.

Les tout derniers, ceux à monocle, l'appelaient donc tout simplement « La Juive ».

Puis elle disparut.

Et voilà que je la retrouvais marchande de tabac à Barviller.

Je lui dis : « Eh bien, ça va donc, à présent ? »

Elle répondit : « Un peu mieux. »

Une curiosité me saisit de connaître la vie de cette femme. Autrefois je n'y aurais point songé ; aujourd'hui, je me sentais intrigué, attiré, tout à fait intéressé. Je lui demandai :

— Comment as-tu fait pour avoir de la chance ?

— Je ne sais pas. Ça m'est arrivé comme je m'y attendais le moins.

— Est-ce à Chatou que tu l'as rencontrée ?

— Oh non !

— Où ça donc ?

— A Paris, dans l'hôtel que j'habitais.

— Ah ! Est-ce que tu n'avais pas une place à Paris.

— Oui, j'étais chez madame Ravelet.

— Qui ça, madame Ravelet ?

(A suivre.)

ÉCHOS DES QAIS ET DES RUES

Etes-vous étonné des prodiges accomplis dans le Carrousel merveilleux de dimanche ?

Moi, je ne le suis pas.

Quand on sent fixé sur soi des regards où la passion s'unit à la douceur, où semblent étinceler mille feux et miroiter le ciel ; quand on sait que de périlleux exercices font palpiter d'émotion des cœurs aussi tendres, aussi sensibles que ceux de Joséphine O... et de Caroline F..., on ne craindrait pas de défier tous les dieux et tous les diables pour ces angéliques démons.

Et moi aussi, pour de telles chimères, je crierais bien haut :

Paraissez Navarrais, Maures et Castillans.

Il en a menti le proverbe : « Qui aime les fleurs adore les femmes. » Car les femmes ne sont pas comme les loups ; elles savent se croquer entre elles de leurs quenottes blanches et nacrées.

Anna Perrin, idolâtre les fleurs sans aimer ses sœurs en Eve.

Dimanche dernier, on la voyait revenir de Collonges, superbement imposante dans son milord, et portant un magnifique bouquet cueilli par ses mignonnes mains et celles, mignonnes aussi, de Jeanne Clair-de-Lune et de la belle Adèle :

Mais les fleurs qui brillent sur leurs fronts, Nous semblent toujours les plus belles.

X

La cruelle maladie et son noir cortège de chagrins et soucis rongeurs, auraient-ils livré l'âme de la piquante brune Marie Gratton aux tristesses d'une poignante amertume.

Cette adorable épinglée ne sort plus.

Et cependant voici mai, mai semé de lis, de verdure, d'aubépines et de roses ; mai rempli des accents amoureux du rossignol dans les bois, et ses propos délicieux sur le gazon ou sous le feuillage.

Place St-Nizier, rue Mercière
TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS

ANCIENNE MAISON

MOUTH

GRANDE MISE EN VENTE

des dernier Arrivages en
Tissus pour Robes, Lainages,
Fantaisies, Etoffes à jour,
Mousselines, Zéphirs, Indiennes.
Percales, Ombrelles, Eventails.

Costumes et Confections

Publicité du LYON S'AMUSE

Annonces, 4^{me} page 0^e 25 la ligne
Réclames, 3^{me} page..... 0^e 60 —
Chroniques et Faits divers 1^e 50 —

Pour un nombre d'insertions supérieur à quatre :
Réduction de 25 %.

Nos correspondants de province qui voudront s'occuper des annonces recevront bon accueil de l'administration, nous leur compterons une commission de 15 pour cent sur toutes leurs affaires.

Les réclames et annonces sont payables d'avance. Il sera expédié un numéro justificatif.
Pour tout ce qui concerne la publicité commerciale du journal s'adresser à M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}, Lyon.

Avis à nos Vendeurs et Correspondants

Toute demande d'envoi doit être adressée à M. Évrard, rue des Archers, et accompagnée de son montant. Les invendus ne sont pas repris.

Nous accueillons avec plaisir toutes les chroniques des fêtes, théâtres et échos du monde où l'on s'amuse. Nous remettons à nos correspondants une carte de presse, leur donnant droit d'entrée dans toutes les réunions et spectacles.

Nous demandons des correspondants littéraires dans les villes où *Lyon s'amuse* n'est pas connu.

BIBLIOGRAPHIE

Un joli petit roman de mœurs flamandes intitulé : *Kees Doorik*, vient de paraître à Bruxelles, chez l'éditeur Henry Kistemaekers. L'auteur, M. Georges Bekhoud, est un jeune écrivain qui s'est fait remarquer en Belgique par de nombreux écrits littéraires, tous marqués au coin d'un incontestable tempérament d'écrivain.

Kees Doorik est un drame écrit dans la note intimiste-naturaliste : la donnée en est originale et n'a rien de commun avec ces livres tambourinés à grand bruit, et qui ne sont la plupart du temps que des copies plus ou moins habilement arrangées, des thèmes refaits d'après les succès d'un livre antérieur. (Deux petits volumes in-64. Prix : 3 fr.)

Le même éditeur vient de publier, dans sa collection de réimpressions du XVIII^e siècle, les *Séraphs de Londres*, un livre fort rare à trouver en son édition originale.

Au point de vue de l'histoire, ce livre est à consulter. Il fournit un tableau mouvementé et très complet de la prostitution publique et cachée au

XVIII^e siècle et tout ce que les récents scandales soulevés par la *Pall-Mall Gazette* nous ont fait connaître sur le trafic scandaleux de Londres, ne forme qu'une pâle copie des mœurs dissolues du XVIII^e siècle, racontées dans ce volume. (Un vol. Prix : 10 fr.)

VIENT DE PARAÎTRE :

L'ORGANISATION POLITIQUE, ADMINISTRATIVE ET JUDICIAIRE DE LA FRANCE

Attributions des Ministères et des Grands Corps de l'Etat

Par R. Couturier, fondé de pouvoirs de perception

En vente chez l'Auteur, 13, place du Pont, 13

Prix : 2 francs

Envoi franco contre mandat-poste ou mandat-carte

Cet ouvrage ne saurait trop se recommander aux jeunes gens qui se préparent aux carrières administratives ou aux divers baccalauréats, ainsi qu'aux fonctionnaires et aux personnes désireuses de connaître le fonctionnement et les attributions des grands corps de l'Etat.

Le nouveau roman de M. PAUL DUMAS, *Les Sœurs Ennemies*, marque une heureuse tentative de cet auteur, hors du genre violent de *Thalie*, son précédent succès : cette nouvelle n'en reste pas

moins pleine de fougue juvénile et de hardiesses délicatement voilées. La vie bourgeoise, au village ou au chef-lieu, est rendue, dans ce livre, avec verve et vérité : des types très vivants y sont mis en relief, et le titre seul de l'ouvrage indique qu'il abonde en développements pathétiques très nouveaux. (MARPON ET FLAMMARION, Editeurs, 26 rue Racine.)

Ajoutons que M. Paul Dumas est un de nos compatriotes bien connus ici, et qu'il étudie dans les *Sœurs ennemies*, notre région, nos mœurs locales, notre tempérament et les délicieux points de vue de nos campagnes.

Nous donnerons prochainement une analyse complète du roman de notre spirituel collaborateur.

LES LIVRES

Sous ce titre : *Peints en vers*, M. Jules Tairig vient de faire paraître un charmant opuscule, dans lequel il passe en revue toutes les célébrités lyonnaises : Hommes politiques, journalistes, peintres, architectes, professeurs, docteurs, photographes, et même le capitaine adjudant-major du bataillon des sapeurs-pompiers.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ce recueil de silhouettes locales du plus vif intérêt.

AU GRAND TURENNE

LYON — 41, Rue Saint-Pierre, 41 — LYON

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS et SUR MESURE

Pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

MAISON DE CONFIANCE

Se recommandant par son

PRIX FINE ABSOLU

JEUNE HOMME disposant de quelques heures par jour se mettrait à la disposition de personnes pouvant utiliser ses services pour la correspondance ou écritures diverses S. B., bureau du journal.

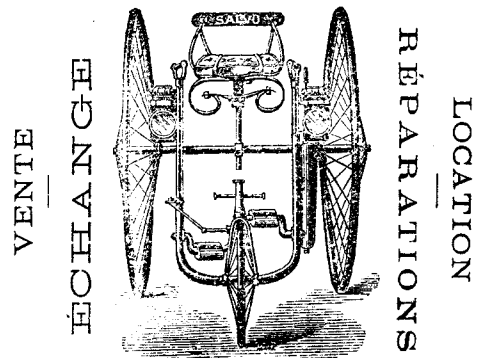
AVIS *Lyon s'amuse* étant mis sous presse le mercredi soir, les Annonces ou Réclames doivent nous parvenir le mardi avant midi.

ON DONNERAIT situation et garanties à une personne disposant de quarante mille francs pour donner de l'extension à un commerce. Bénéfice certain. Adresser les offres J. A., rue Palais-Grillet, 3, au 1^{er}.

ON DEMANDE à emprunter pour un an une somme de cinq mille francs, garantie sur marchandise. Ecrire A. C. R., rue Palais-Grillet, 3, au 1^{er}.

J. THOMAS

Ancienne maison J. VIENNET & C^e
5 et 7, rue Bugeaud, LYON



PUBLICITÉ INDÉPENDANTE

Dans les Organes hebdomadaires & mensuels

Lyon s'amuse, journal mondain, hebdomadaire.
Le Diogène Lyonnais, journal satirique, hebdomadaire.
Le Pilori, journal illustré, hebdomadaire de Paris.
Les hommes du Jour, journal satirique illustré, mensuel, vendu spécialement dans les théâtres.
Le Moniteur du Tissage mécanique des soieries, journal mensuel.
Le Bulletin des entreprises, organe des entrepreneurs, hebdomadaire.
L'Accord Parfait, journal des Sociétés orphéoniques du Rhône et de la région paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois.

Les Annonces & Réclames dans ces divers journaux

SONT REÇUES

Chez M. SABLÉ, 3, rue Palais-Grillet, au 1^{er}, Lyon

ELIXIR GOMMET

est le Purgatif et le Dépuratif par excellence pour guérir les maladies du foie et de la rate : les douleurs rhumatismales, les affections de la peau, dartres, eczémas et toutes maladies provenant d'un vice dans le sang.

La bouteille : 3 fr.
Pharmacie AUGUET, 8, rue Thomassin, Lyon. — Chez l'inventeur, 16, rue des Remparts-d'Ainay, au 2^{me}.

BILLETS DES LOTERIES

AUTORISÉES

Vente en Gros, avec remises

L. DESVIGNES

104, rue de l'Hôtel-de-Ville, 104
LYON

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE

TENUE PAR



Mlle JEANNIN, Sage-Femme
Ci-devant rue de la Plâtière, 3

Pension pour Dames enceintes, souffrantes, âgées et infirmes.
Soins assidus. — Discretion

ACCOUCHEMENTS A DOMICILE

CONSULTATIONS ET RENSEIGNEMENTS PAR CORRESPONDANCE

PENSION EN RENTES VIAGÈRES

Reçoit de midi à 4 heures

COURS DES CHARTREUX, 2, angle du boulevard de la Croix-Rousse

AIR PUR — JARDINS — SALLES D'OMBRE

A 15 minutes des Terreaux. — Boîte en ville : rue de la Plâtière, 3

AUX ARCHERS

8, Rue Saint-Dominique, 8

LYON

CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ

Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.

8, Rue Saint-Dominique, 8

LYON



M^{lle} LAURE

AVENIR PAR LES CARTES, GUIDE ET CONSOLE

Rue de Castries, 6, au 3^{me}

LYON

Visible de 8 heures à 11 heures le matin
et le soir de 1 h. à 7 h.

Traite par Correspondance

GANTS BOULADE-SIRAND

32, rue Centrale, 32

LYON

AFFAIRE EXCEPTIONNELLE

GANTS SUÈDE 9 boutons 2.90

Seule Maison possédant
la Haute Nouveauté en Ganterie

MAGNÉTISME

Expériences diverses, séances particulières. Renseignements de toute nature.

LYON S'AMUSE

Journal Littéraire, Satirique et Mondain

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS CHEZ M. ÉVRARD, RUE DES ARCHERS, 17